

L'oiseau et le prisonnier

Je suis dans le métro, j'écris au dos de Haïkus. En face de moi, un Japonais me scrute, pas longtemps, il descend. Cette journée d'octobre, ce soleil, j'aurais aimé en profiter mais non. Je rentre, ligne 4, Gare du Nord, en Picardie. Le train de 16 h 19.

J'aurais pu rendre visite à la grand-mère dans sa maison de retraite.

Après tout, je suis libre. Mais non.

Avec Isabelle ma collègue nous nous sommes partagé le boulot, c'est son premier jour à l'assaut des libraires... Moi j'avais rendez-vous dans un cinéma près du Luxembourg pour l'avant-première de « Ne me libérez pas, je m'en charge », long métrage documentaire de Fabienne Godet sur Michel Vaujour, l'évadé multirécidiviste. Les prisonniers, la prison, encore. Hubert Grall était déjà là, une chance qu'il soit à Paris : pour un ex-taulard, Michel Vaujour c'est un peu Soeur Emmanuelle. Nous sommes accueillis par Marie-Capucine de la *boîtedeprod...*

Le film commence par un très gros et long plan des yeux bleus de Michel. Tellement serré entre des bandes noires que je pense à mon atelier de mardi dernier, à l'exercice proposé : **la contrainte du prisonnier**. Ecrire avec des lettres basses seulement. *Commencer par les verbes* je leur dit. *Verbes je veux dire !* Puis continuez par les parties du corps (il y en a plein, tout ce qui peut se faufiler entre des barreaux, sans hampes ni jambages : *seins, reins, cerveau, cœur, cuisses, veines, cou, mains, neurones, sexe...*). Les iris de Vaujour. Dans les yeux penchés, mi-clos, fermés, un paysage qui alterne avec des paysages défilant à toute vitesse, des champs givrés filmés du train comme en Picardie. Gare du Nord, c'est la prochaine...

J'aimerais revoir le film, quand il parle des oiseaux qu'il élevait, jeune. Je pense aux deux femmes qu'il a réussi à convaincre de tenter de le libérer - alors que ses potes (sauf Gilles...) l'avaient laissé tomber. Jamila est arrivée dans sa vie, a écopé de 7 ans à cause de l'évasion ratée. Et leur amour tient.

J'attends à la sortie de pouvoir lui parler. A l'écran il dit ne jamais pleurer alors que la caméra filme lentement une goutte qui tombe sur sa joue. J'ai beaucoup aimé sa mère, très vieille et énergique. Elle n'est pas allée beaucoup le voir en prison. Et son père, pas du tout. Mais sa sœur, en revanche, oui. (La violence de volcan de la sœur est magnifique, la caméra se garde de la filmer trop... comme si elle en avait peur). En attendant de pouvoir parler à Michel, je demande à Hubert de lui dédicacer son livre *J'ai tutoyé des assassins*. Pendant ce temps, je serre la main d'une grande femme aux yeux bleus, bonjour Florence (Aubenas, je l'ai reconnue, même si je n'ai pas la télé) qui parle avec le producteur du film qui me glisse : « Il y a un autre éditeur, 12000 exemplaires son dernier livre, beaucoup de pub » Je m'en doutais ! Je m'étonne même d'être là, qu'ils m'aient fait venir. Qu'importe.

Enfin, Michel. Sa main qui me serre très fort, les yeux dans les miens. Hubert lui offre son livre et moi je lui demande s'il connaît les Haïkus... Ces petits poème si courts et denses : oui, il connaît. Je lui offre un exemplaire *du Bleu du martin-pêcheur*. Ah, des oiseaux ! Exactement ce qu'il aime... Rien que pour moi il imite les mésanges qu'il appelait de sa cellule. Ce chant irrésistible. Ses onomatopées m'avaient déjà frappée pendant le film... Avec ses sons-là, avec ce chant-là (les oiseaux mais aussi les verrous les chaînes les coups) je comprends que des femmes aient tout risqué pour lui.

Je lui dis que ce que j'ai aimé le plus est dans la lettre qu'il avait écrite à Fabienne avant de réaliser le film : *mon vrai combat... le moment présent... car la vraie prison...* La vraie prison — il cogne ma tête comme on frappe à une porte : la vraie prison est là. Je lui dis Je sais.

Le train défile, très belles scènes de Michel avec, dans le reflet de la vitre, des images de son passé. Les yeux qu'il lève au ciel quand il entend une lourde condamnation, il est jeune et beau. J'ai un projet depuis toujours avec un prisonnier et un oiseau. Ce poème espagnol anonyme du XVIème siècle, le seul que je connaisse par cœur m'inspire. L'oiseau apporte les images de l'extérieur au prisonnier, il est tout pour lui jusqu'à la fin terrible. *Que por mayo era por mayo, cuando hace la calor...*

Je pense que le haïku est une fenêtre sur la vie, exactement comme l'oiseau pour le prisonnier.

Dans le film aussi : scènes émouvantes dans un marais où l'ex prisonnier et un ami guettent au lever du jour. Passe un très beau renard et j'ai peur que le film bascule. Heureusement : non. L'homme n'est pas devenu un prédateur pour l'animal. Le passage du renard apaise, c'est le chaînant manquant de l'innocence.

Je ne suis pas allée voir la grand mère...

Dans sa maison de retraite, elle est prisonnière à sa façon. Michel disait que les cadeaux de l'extérieur lui crevaient le cœur : À la bouffe faite maison surtout, avec son ingrédient si spécial d'*amour*, il préférait *rien du tout*. Pour ne pas s'arracher à sa concentration.

Et moi, j'ai préféré écrire tout de suite et je ne suis pas allée voir la recluse.

Rentrer vite pour écrire dans le train qui défile comme à l'écran, la belle excuse.

Chaque participant à mon atelier de mardi devait dire ce qu'écrire est pour lui.

Ecrire est une libération.

© isabel Asúnsolo, novembre 2008

La journée de la petite éditrice

Je reprends mes mails, reçus et envoyés dans cette journée du 2 octobre 2008 : ils racontent mieux que tout mes activités de la journée.

Aujourd'hui, j'ai commencé par répondre à un de nos auteurs de haïkus que oui, nous serions heureux s'il nous achetait une dizaine d'exemplaires de son livre à moitié tarif... L'époque de la rentrée littéraire étant rude pour attaquer les libraires, une petite commande est un soleil. J'ai l'air de mendier un peu je m'en fous, je vais écrire un article sur la petite édition « solidaire, écologique et équitable » qui m'aidera à préparer ma conférence de vendredi prochain...

J'ai répondu à plusieurs auteurs qui m'ont envoyé leurs textes sur l'enfance pour l'anthologie. J'ai proposé une suggestion à l'un d'entre eux (Gérard Dumon) puis j'ai revu tous les textes du futur livre qui ne devra en compter que 88 : les préférés qui le sont toujours, les préférés nouveaux, ceux qui viennent juste d'arriver, heureusement la date limite est tombée. A midi, Eric m'a appelée pour revoir ensemble les derniers arrivages.

Avant cela, j'avais appelé Georges Cathalo, critique de poésie qui publie des chroniques dans la revue *Retro-viseur* pour le remercier de son papier sur *Poèmes au Tournesol* de Jean-Claude. Il a aimé les textes, me demande si la petite maison d'édition va bien ; il se souvient très bien de *Je marche seule* que je lui avais envoyé en 2005, conseillée par Yves Heurté... Je lui ai demandé s'il voulait nous donner les six titres d'incontournables de l'année pour notre liste bibliographique destinée aux bibliothèques pour notre projet de Maison Nomade en Picardie avec Jean Foucault... Il va le faire.

A 11 h 30, j'avais rendez-vous téléphonique avec le poète Fernando Menendez de Gijon (Asturies) qui me propose de faire un ouvrage à la main illustré par lui avec quatre poètes espagnols et quatre français. Tirage : un exemplaire pour chaque participant ! Je suis surprise par la voie rocailleuse et le fait qu'il va droit au but comme si on se connaissait depuis toujours... Que l'Espagne me paraît loin !

Appelé aussi ce matin Hubert Grall, notre auteur ex-taulard pour lui proposer de venir à Beauvais dédicacer *J'ai tutoyé des assassins...* Justement notre libraire Colette Beskid n'a personne en dédicace le

25 octobre or voilà qu'Hubert monte à Paris voir sa copine (merci Meetic) et... que la prison de Varcès où il fut détenu est d'actualité cette semaine. Du coup, je joins Stéphane Cugnier de l'Oise Hebdo pour lui proposer de faire un article sur Hubert et sa nouvelle vie : depuis la sortie de son livre chez nous, il a retrouvé une de ses filles avec qui il ne se parlait plus mais surtout, il en a découvert une nouvelle qu'il ne pensait pas avoir ! En plus, Sarah a un enfant. Hubert se découvre grand-père aussi... Sarah, coïncidence ? anime des ateliers d'écriture en prison. Elle a écrit un livre sur la recherche de son père, le Grall... en quête d'éditeur (le livre, pas le père).

Pendant ce temps Isabelle, notre chargée de diffusion depuis la rentrée, continuait d'appeler les bibliothèques avec sa belle voix et sa bonne humeur inébranlable. Je l'admire ! Les grandes bibliothèques nous ignorent, alors les petites devraient être contentes que nous allions vers elles, prêts à animer des ateliers en plus, non ? Mais il faut du temps, ai-je dit à Isabelle. Tu fais tout bien, personne ne pourrait faire mieux que toi, que nous.

Nous avons eu toutes les deux un rayon de soleil magnifique pour boire le café après notre partage de repas sarrazin-maquereaux et dessert (merci Pierre).

Le matin j'avais eu aussi au téléphone un auteur dont j'avais refusé le manuscrit : *Carnets d'un promeneur pas du tout solitaire* de Guy Courrège, un genre de haïbun, des haïkus et de la prose. Il a bien aimé ma lettre manuscrite (alors que d'habitude c'est la lettre type dactylo...) : il habite Saint Etienne et viendrait bien au Festival en juin alors je lui ai envoyé toutes les informations par mail... Il dit ne pas être pressé, qu'il pourra récrire ses textes l'an prochain quand il sera à la retraite. Un autre auteur bientôt à la retraite (Monique Mérabet) m'explique dans son mail qu'elle a fait grève aujourd'hui parce que la nouvelle loi va diminuer leur prime annuelle réunionnaise... de 10000 elle passe à 8000 euros.

J'ai aussi appelé les libraires qui n'ont pas payé leurs factures de début de l'année. Des factures à 7,5 euros qu'il faut qu'ils payent ! Impression d'une nouvelle facture, envoi de fax, envois de mails. Les libraires aujourd'hui étaient sympas, on a demandé à Fabrice de Terra Nova de Toulouse de prendre des livres en rayon pour se faire pardonner... On verra bien.

Je reçois les tentatives de logos pour la revue Gong. Plutôt que de dire que je n'aime pas du tout les logos faits à l'ordinateur par les autres... (j'ai la critique facile) je m'attelle à un logo au pinceau et à l'encre. Je passe un bon moment à faire des cercles vibrants devant Isabelle qui a préparé le thé... Il faudra absolument qu'on achète du vrai thé, oui Isabelle ! Le matin, je l'avais prise en photo en train de travailler, plusieurs tentatives inutiles : elle est belle tout le temps.

Ensemble, nous pensons à l'ordre du jour de la réunion de la Commission Economie du livres à Amiens demain (elle ira seule) en lui proposant d'inclure : « Les difficultés rencontrées par un petit éditeur professionnel pour rentrer dans les médiathèques de la région ». Je lui dis que sa jeunesse et sa naïveté tombent bien.

Ce soir, coup de fil de Cécile Lemire qui organise Lire en fête dans sa médiathèque de Margny les Compiègne. Nous y allons tout le week-end. J'ai dit du mal des médiathèques ? Je retire-rature tout de suite, en voilà une qui s'intéresse à ce que nous faisons ! Elle me dit -merveille pour finir la journée -qu'elle a adoré les nouvelles d'Eric Gilberh et veut savoir quand lira-t-on ses romans... Tout de suite après, j'appelle Eric pour lui raconter, trop contente pour lui. Il me parle de son travail chez Virgin, gros libraire qui a pris le parti de ne pas référencer les petits éditeurs. Il voit enfin la face terrible du métier : le flot de Mussy-Lévo qui rentrent, les bons livre qui repartent, la valse des représentants...

J'oubliais. Aujourd'hui j'ai offerts des livres. Pas des livres publiés par L'iroli, ça jamais, de petits livres écrits par moi que j'achète à l'éditeur et que j'aide à fabriquer. J'oubliais aussi : ce matin j'ai écrit un poème, dédié à Jesus Munarriz, poète et éditeur espagnol pour réagir à l'envoi de son livre « Solo amor ».

Et j'oubliais mais est-ce bien grave : aujourd'hui il y a eu zéro commandes.

Mais la rousse Hong-Ji a pondu son premier œuf !

© isabel Asúnsolo, octobre 2008

Récemment, un journaliste du célèbre quotidien El Pais, s'est intéressé aux activités de notre éditrice de Plouy Saint-Lucien. L'occasion pour elle de communiquer en espagnol autour de son métier et de ses choix. Une interview que nous traduisons en exclusivité ici.

Quatre ans bientôt d'activité dans le métier d'éditeur, quel est le bilan ?

Eh bien je suis contente, dix-sept livres ont été publiés dont un en espagnol. Il y a des projets pour l'avenir. La nouvelle m'intéresse toujours même si elle ne se vend pas bien (il faudrait vraiment lui trouver un autre nom, inspiré de l'espagnol ou de l'anglais pourquoi pas). Nous n'en publions pas plus d'un recueil par an... Nous aimerions recevoir plus des textes de femmes. Je suis difficile, je ne publie un livre que si l'enthousiasme est total. A la moindre hésitation, je dis non. Le pire, c'est que je change d'avis : un texte qui me paraissait acceptable il y a six mois peut me sembler léger aujourd'hui... Ce qui m'attire en ce moment : le Haïku, par sa prise directe sur la vie. La vie passe son temps à nous faire signe et sens, le haïkiste attrape cela, crée cela... Mais il y a aussi un genre qui m'intéresse : le haïbun, entre haïku et prose. J'ai des projets dans ce sens. Sinon, L'iroli vend 2000 livres par an. Ce n'est pas beaucoup, ce n'est pas rien non plus.

Et votre objectif serait...

Nous avons une employée (Isabelle Hasenmeyer) à mi-temps pour la partie la plus difficile, la partie commerciale. Elle se charge de la diffusion, des appels aux libraires... Pour le choix des textes et la réalisation des livres, je travaille avec Eric Hellal, mon compagnon haïkiste et emploie parfois des maquettistes. L'objectif serait deux pleins temps rémunérés dont le mien que je ne paye pas pour l'instant. Pas davantage cependant car je ne veux pas crouler sous le travail. Je suis éditrice mais je veux du temps aussi pour moi. Ecrire m'est nécessaire ! Certaines personnes pensent qu'un éditeur est un auteur frustré. Souvent il est plus que ça. Dans mon cas, si je ne prends pas du temps pour écrire, je craque.

Ça ne doit pas être toujours facile, la relation avec les auteurs...

Les auteurs ne comprennent pas que l'on refuse de faire un deuxième livre. Tout va bien du moment qu'on aime leurs textes. Mais si on critique quelque chose, ils le prennent mal. Je comprends un

peu. Mais il faut laisser de la place aux autres ! De toute façon j'aime de plus en plus l'idée de livres à plusieurs voix. Mon blog, mon livre on n'entend que ça. Et puis les anthologies se vendent, alors !...

Vous avez peur de la fin du livre papier ?

Non, pas vraiment. Je crois que nous allons publier de plus en plus des textes qui ont besoin de l'objet livre : textes illustrés, haïkus où l'on fait jouer la double page... On va réfléchir dans ce sens. Je pense que la tendance serait de se concentrer sur les livres qui ont un sens comme objet à ouvrir, à toucher. D'autre part, nous développons les rencontres avec le public dans notre région. Internet nous sert de vivier pour connaître nos auteurs et faire connaître ce que nous faisons, mais le contact avec les lecteurs autour de l'objet livre compte de plus en plus.

Quels sont vos thèmes préférés ?

Il y en a plein. C'est vrai qu'un fil conducteur est nécessaire. N'importe quel thème vu sous un nouvel angle, la famille, le travail m'intéressent. L'enfance aussi car c'est un thème grave et difficile.

Justement, vous travaillez sur une anthologie de haïkus sur l'enfance.

Oui. Et c'est plus difficile que prévu. Je ne recherche pas la nostalgie de l'adulte mais bel et bien la capture de l'enfance que l'on a sous les yeux - quand on a cette chance. Pas seulement les mots et les gestes de l'enfant ; ça peut être l'enfance que l'adulte a en lui-même... Vous savez, ce truc qui fait que seul le présent compte. Et qui est propre aux enfants et aux animaux.

Songez-vous à publier des livres pour la Jeunesse...

J'aimerais. Mais c'est encore plus difficile car ce public est plus dur que le public adulte. L'histoire doit être vraiment bonne (appelez-la « nouvelle », « conte » ou ce que vous voudrez !...). L'auteur ne doit pas se faire plaisir à lui-même en l'écrivant. Il doit encore plus se mettre à la place de son lecteur. Je me révolte contre la mièvrerie, l'enfant n'aime pas du tout ça. Il me faut des textes vigoureux. Je ne vois pas pourquoi on emploierait un ton particulier pour les enfants ! Nous avons déjà quelque chose en préparation pour l'automne 2000 neuf.

© isabel Asúnsolo, septembre 2008

« Revenez avec un titre »...

Revenez avec un titre. Voilà ce que l'adolescente a entendu à la bibliothèque municipale ce matin. Voilà ce que l'on entend fréquemment dans la bouche des libraires lorsqu'on ne sait pas quel livre on cherche... Un titre justement : voilà ce que l'on veut. Que les libraires et les bibliothécaires sortent de leurs cartons, de leurs écrans, de leurs rayons, parfois même de leurs gonds pour nous dire ce qu'ils aiment lire, eux... On veut être séduits - littéralement « conduits sur un autre chemin » que le nôtre. Si j'arrive à la librairie bredouille, c'est pour ne pas le rester. Car si j'ai déjà le titre du livre, je n'ai plus besoin de libraire : il me suffit de clavier et je commande en direct, à n'importe quelle heure ; cela devient *mon* affaire.

Si on a besoin de libraires, encore aujourd'hui, c'est pour qu'ils nous apportent ce que l'on ne sait pas. Et je ne parle pas de la litanie de la rentrée littéraire, les titres qui s'arracheront (*et je n'irai pas lécher vos vitrines*) : je parle *des autres titres*, ceux qui ne sont pas dans toutes les bouches, les vraies découvertes, celles qui participent à la biodiversité proposée par la petite édition.

Vous désirez ? Si je savais ! Je veux que l'on me donne envie de lire... Avoir l'esprit commercial cela ne veut pas dire uniquement chercher la recette mais donner envie. Voilà la vraie affaire.

Vendre des livres : sans doute un des plus difficiles métiers au monde. Mais le plus passionnant pour ceux et celles qui l'ont choisi et qui ne se contentent pas d'attendre, timidement - et intimidant le client ! - derrière leur comptoir. On demande un libraire, un vrai, qui saura sortir de sa coquille et réclamera qu'on le dérange... Qui nous fera partager ses passions. Ceux-là seuls résisteront.

© isabel Asúnsolo, août 2008

Le plaisir de l'éditrice du livre de haïkus

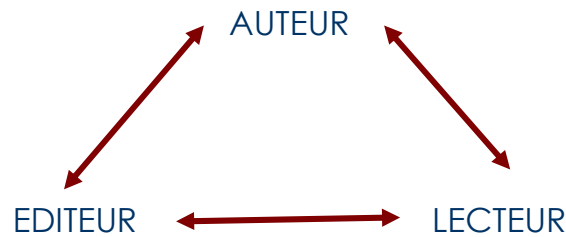
Cet article est paru dans la revue 575 numéro 1 (printemps 2008)

Le plaisir de l'éditrice de Haïkus est la découverte d'une voix qui semble nouvelle, puis le choix des textes. Je souhaite un grand nombre de textes au départ, pour pouvoir élaguer exactement comme on taille après l'hiver. Il y a beaucoup de choses communes entre l'éditeur et le jardinier... Si l'auteur souhaite faire un livre sans changer une virgule au manuscrit de départ, il vaut mieux qu'il ait recours à l'autoédition (papier ou blog). Un éditeur n'est pas imprimeur. Il investit son temps (et son argent) dans des textes, il a le droit d'être exigeant. Cette exigence est un dialogue respectueux de l'éditeur avec l'auteur qui apporte autant à l'un qu'à l'autre — surtout à moi qui suis en train d'apprendre... C'est une Co-création.

Il faut du temps pour faire un livre. Pour relire les textes, laisser de côté, revenir, contrôler son impatience et celle des auteurs. Le regard va changer mais il y aura un mûrissement. Combien de temps prévoir ? Plutôt un an que six mois. Lorsqu'un auteur veut faire vite, je peux parier, avant même de les voir, que les textes ne me plairont pas trop ! Un bon Haïkiste n'est pas quelqu'un de pressé. Et quand un livre ne se fait finalement pas, la plupart du temps je suis... soulagée.

Est-ce que ça arrive souvent qu'un éditeur / éditrice change d'avis ? Oui. On expérimente, le choix des textes évolue parce que le regard change, parce que j'ai lu des choses entre temps... Je ne fais pas confiance à ce qui me plaît d'emblée ni à ce que je n'aime pas tout de suite. Je voudrais être intriguée longtemps (!).

Pour rendre les choses plus intéressantes nous avons décidé de publier, en plus d'anthologies thématiques avec 88 textes de 88 auteurs, des livres à deux voix. On prend moins de textes, ils seront meilleurs. Aussi, ils vont (les textes) se frotter entre eux, il y aura du relief. Même entre les textes du même auteur on peut espérer voir quelque chose de nouveau. C'est le dialogue qui s'instaure avec le lecteur... Idée un peu idéaliste aussi ! (*note1). Je trouve très intéressant le *renku* de Jean Dorval et Micheline Beaudry (*Blanche mémoire*, aux Editions David). Le lecteur assiste au dialogue tout en inventant de toutes pièces des liens entre les deux voix. Il re-crée quelque chose à partir de ce qu'il ignore et imagine. Il y a un peu cet équilibre :



Dans le travail de fabrication du livre, la mise en page est un art difficile à maîtriser. L'idéal semble être un seul texte par page. De l'espace donc, mais pas trop de régularité. Pour *Le Bleu du martin-pêcheur*, il y a un seul texte par double page : à droite l'original, à gauche les traductions (espagnol-anglais). Il faut jouer avec la double page — qui est le grand atout du livre papier — comme d'une composition. Fuir la rigidité et la symétrie. Pour *Le Bleu*, le texte à droite est toujours à la même place, mais à gauche, ça se promène au fil des pages, ça bouge quand on feuillette. Nous avons tenu compte de la signification des textes pour placer les traductions... Très difficile, en revanche le choix de la police car aucune n'est satisfaisante ! Seule l'écriture à la main pourrait convenir. Quant aux illustrations, il faut très peu de chose, quelques lignes entre figuratif et abstrait. Pas de figolé ni « joli » : à l'encontre de l'esprit Haïku. Car le Haïku n'est pas un jeu esthétique. Quant aux finitions, elles sont importantes : les rabats qui donnent au livre sa tenue, le format, petit pour être transporté mais pas trop pour qu'il ne se perde pas dans les rayons, les coutures des cahiers qui permettent de bien ouvrir le livre. Autant de points avec lesquels jouer et progresser. Je voudrais faire des livres de Haïkus que l'on emporte et que l'on garde quand on fait le vide... et que l'on a plaisir à offrir pour faire découvrir le Haïku !

Mais le métier d'éditeur ce n'est pas seulement la sélection des textes et la fabrication du livre. C'est aussi autre chose de plus difficile et âpre : la diffusion du livre pour le vendre. Nous défendons le livre papier et la petite librairie qui sait créer de vraies rencontres entre les gens et les livres... Patiemment, nous (avec Eric Hellal et Claire Boissy) sommes en train de constituer un réseau de libraires indépendants ouverts au Haïku et aux petits éditeurs. Nous voulons travailler avec eux dans la mesure du possible, dans la mesure où ils résisteront ! Tout comme l'éditeur et l'auteur, le libraire doit s'investir pour un livre qu'il aime ; nous ne pratiquons donc plus le dépôt mais la vente ferme, sans retour.

Mais revenons au plaisir premier : le choix des textes, la Co-création... Internet, les listes, forums et bien sûr l'édition électronique et les sites spécialisés offrent un vaste vivier de textes et d'auteurs dans lesquels l'Editeur peut puiser. Un atout immense qui est complémentaire de l'édition papier... Il arrive aussi d'assister à la naissance des textes, à leur recréation, presque in vivo. Ce travail de veille que connaît si bien le patient jardinier de Haïkus.

dernier soleil
beaucoup de terre, un peu d'encre
entre les doigts

Livres de Haïkus publiés (www.editions-liroli.net) :
Figues, d'André Cayrel et i.a.,
Le Bleu du martin-pêcheur, anthologie trilingue,
Sur la pointe des pieds, Damien Gabriels et Paul de Maricourt.
En préparation : *La volière vide*, Thierry Cazals et Vincent Delfosse

Note 1 : Que diriez-vous d'un livre avec des textes de Dominique Chipot et de Jean Antonini ! .

© isabel Asúnsolo, 2008

Une petite sente dans le cerveau

Mi-février. Période bénie où les nouvelles affluent pour le concours. Au point qu'on rajoute une semaine de délai pour le plaisir. Des histoires venues de partout remplissent la boîte aux lettres, le rêve de l'éditrice (parfois je me demande si elle ne fait pas ce métier pour recevoir des histoires par La Poste...). Dehors, le débat publication numérique vs édition papier fait rage. Les défenseurs de la première parlent d'*idées libres en circulation libre* grâce à la si merveilleuse et généreuse Toile. Les deuxièmes, les éditeurs papier dont fait partie *servidora*, parlent encore du plaisir du livre bien fait et de droits d'auteur. Ne trouvez-vous pas que le fait d'investir de l'argent dans un livre d'auteur donne une légitimité à celui-ci ? Ne trouvez-vous pas que le jour où tout sera libre et gratuit (mon œil !) la créativité descendra d'un cran ? Vous connaissez la musique... Je suis désolée de vous dire, amis du net, qu'il y a des gens qui écrivent tout le temps et attendent bien en vivre, ne serait-ce qu'un peu ! C'est même la différence avec les auteurs du dimanche. Bien joli de dire : idées et textes circulez, y a qu'à imprimer chez soi ! Du *free* en libre distribution, en somme. Accessible. Et non, ce n'est pas pareil : Le livre papier existe encore.

Que de questions de l'époque passionnante que nous vivons... On me demande de mettre *Paypal* sur notre site, pour les ventes directes. Au lieu de quoi je passe des journées en coups de fils avec les libraires qui voudraient de nous, qui viendraient même à nous (?) : les vrais libraires, les indépendants. Que d'énergie dépensée me direz-vous. Il vaudrait mieux s'en remettre à Internet qui reconnaîtra les siens. Pourquoi perdre du temps à rechercher de petits libraires qui achèteront trois livres par ci, trois livres par là ? Parce que nous y croyons... Parce que ce sont eux qui font vivre quartiers et villages, eux qui mettent en place d'authentiques rencontres autour du livre. Ce qu'Internet ne fait pas.

À propos de rencontres, je rentre de Madrid où eut lieu la présentation de *Diálogos con una montañera feliz*, version castillane de *Je marche seule*. Ça se passait à l'Ateneo, haut lieu des Lettres hispaniques. On m'avait prédit qu'il n'y aurait pas de questions, tu sais, on ne pose pas beaucoup de questions en Espagne... Dans ces

cercles érudits, les auteurs sont perçus comme sacrés, ils lisent souvent la présentation à la virgule près, d'une voix morne. Là c'était tout le contraire ; j'avais aidé Paquita à répéter d'après ses fiches et ça a donné cette chose formidable : l'impression d'une totale spontanéité. Le public — salle archi-comble, une soixantaine de personnes dont une partie debout — sortait du fin fond de l'existence de notre auteure : anciennes connaissances, anciens collègues, voisins d'immeuble... Soudain, des cheveux blancs ont levé une main : j'étais votre élève. En 1969. Je me souviendrai toujours, vous disiez que pour apprendre il faut visualiser une petite sente dans le cerveau... Exactement ce que fait Paquita dans les sentiers en voie de disparition de l'Espagne envahie par les 4x4 et les pistes. Elle les visualise avant d'y mettre le pied.

Comme fait la petite Éditrice dans le difficile monde de l'Édition !

© isabel Asúnsolo, février 2008

« Tu es devenue très bisnesse »

Alors c'est vrai ? Cinq livres vendus par jour en 2007 ? Eh oui. Avec des problèmes de diffusion la moitié de l'année et les retours inclus, ces terribles retours qui, sachez-le, éditeurs débutants, plombent le métier. Vous imaginez-vous en train de rendre, même pas périmés, des yaourts achetés au supermarché ? Et repartir avec vos euros ? Eh bien pour les livres, sachez qu'il arrive que les libraires achètent et puis retournent. Il faut alors faire un avoir : l'argent rentré ressort aussi sec et les projets, les embauches, les investissements en cours en prennent un coup. Drôle de logique commerciale (si peu sage, si peu monotone...) où même une vente ferme n'est pas acquise. Nous ne faisons plus de dépôts, ingérables pour tout le monde ; nous pratiquons la vente ferme avec les libraires ouverts aux petits éditeurs... Oui ça existe.

Allons bon. Tu fais ce métier pour de l'argent ? TOI ? Pas juste pour le plaisir de faire des livres ? par amour pour les auteurs ? Nous pensions que cela t'*amusait follement* (lire la revue *Panorama Chrétien* de Beauvais, de mai dernier), que ça t'occupait ! Décidemment tu es devenue très bisnesse. Tu as changé... (On me regarde du coin de l'œil, je ne cille pas). Apprenez-le une fois pour toutes : dans ce métier il s'agit de **vendre des livres**. L'iroli est une entreprise à but lucratif. Et je ne suis pas une travailleuse bénévole même si pour le moment...

L'autre jour quelqu'un m'a dit (la même semaine, comme quoi) : *il n'y a pas que le commerce dans la vie, isabel*. C'était à une réunion sur l'économie du livre. Et bien qu'encore un peu endormie je ne rêvais pas.

Cinq livres par jour en 2007, j'en suis fière mon frère ! Mille six-cents et des poussières ! Dans un marché qui ne croît pas... et auquel on ne croit pas beaucoup. Alors là...

Toujours la même semaine, première de janvier, on me demande d'écrire un article sur ma « passion ». Je dis bon. Mais on ajoute vite : Et pas de logique commerciale, hé ?!... Je vous le dis une fois pour toutes au cas où vous auriez des doutes : la logique commerciale (et la logique financière) ne-sont-pas-incompatibles avec le livre bien fait. C'est *l'un dans l'autre*. Et même que l'un aide l'autre. C'est

parce que je veux vendre que je me débrouille pour faire parler du livre. Cela tombe bien : l'auteur a besoin d'être lu. Et pour le défendre il faut que j'y croie... Titre et couverture inclus ! Et c'est parce que j'y crois et que j'aime ce que je publie que je choisis le bon papier, les rabats, les coutures... sans exagérer : le fond est tout de même plus important que la forme, le contenu que le contenant. Je ne suis pas une richissime éditrice blanchisseuse d'argent ! Voilà pourquoi aussi je suis exigeante (et *ch...*) et même que je change, hé oui, je change d'avis car j'ai le droit et le devoir de changer. Mais j'aime ce métier et je me laisserais arracher toutes les pattes plutôt que d'arrêter.

L'éditeur n'est pas un imprimeur. Si vous voulez votre recueil à la virgule près : faites-le de grâce à compte d'auteur... Ou photocopiez-le dans votre quartier avec une petite queue de cochon. Pour offrir à vos amis et tout le monde sera content. On m'a appelée paternaliste, man ! Parce que je demande à voir. Le droit de regard de l'éditeur ce n'est pas de la censure, que je te dis, c'est du dialogue ! Je veux du texte bien écrit, on m'a appelée tatillonne. Et je ne supporte plus qu'on m'envoie des rimes *c... (coeur/bonheur/douceur)* : ça réveille mes instincts sadiques. Et même que... Je me demande... Si je ne vais pas aller à **l'essentiel**. L'essentiel n'est pas du jeu mais du vrai. Suivez mon regard... Des textes pour les enfants ? Et pas seulement parce que ça se vend. Parce que c'est du sérieux. Et si vous ne me croyez pas, regardez-les donc jouer, les enfants... et participez à notre anthologie Haïku à paraître début deux mille neuf. Et je vous annonce qu'en 2010 L'iroli lance une collection jeunesse.

Tu es devenue très *bisenesse*, qu'on m'a dit. Et j'ai pensé à la définition de « *negocio* » (business en espagnol). *Negación del ocio* = négation du temps libre. Et alors je dis oui, je suis devenue très business car je n'ai plus le temps, le seul vrai temps qui compte : le temps pour écrire.

Et Bonne Année 2008 !

© isabel Asúnsolo, janvier 2008